



En cellule

Philippe Devos

Assis dans ma geôle, je contemple les quatre murs qui m'entourent et souris.
Enfin je suis seul : serein, je retrouve le silence.
Si je suis ici aujourd'hui, c'est pour expier mes crimes.
J'ai supplié les juges de consentir à me condamner à la perpétuité, mais les
cruels magistrats n'ont rien voulu entendre.
D'ici quelques années, je serai à nouveau prisonnier au-dehors.
Il me faudra alors tout recommencer.

Je ne me suis pas présenté : je me nomme Bastien.
Embastillé pour votre bien, je confesse n'avoir aucun regret.
L'idée était astucieuse, le plan excellent, je l'avais préparé depuis longtemps.
Je ne reviendrai pas plus en détail sur mes macabres exploits, les journaux
vous renseigneront au moins aussi bien que moi à cet égard.

Pourquoi ai-je fait ça ?
Folie ? Que nenni.

Non pas que le malheur d'autrui m'insupporte ; à l'image de mes semblables,
je sais feindre la compassion, mais vous et moi savons ce qu'il en est vraiment.
Passée l'étape des présentations, laissez-moi vous expliquer mes raisons.
Vous aurez tout loisir de me juger en votre âme et conscience.
De grâce, point de clémence, je ne prétends pas à l'absolution, juste à ce que
vous conveniez qu'effectivement, mon choix était le bon.
Ainsi votre esprit éclairé pourra peut-être embrasser de nouvelles perspectives.

Reprenons.
Jeune garçon, j'étais comme tous ceux de mon âge élevé à obéir à mes parents,
à mes professeurs et aux hommes de loi.

Très tôt, je découvris que la compagnie des autres m'indisposait.

J'en venais à attendre, impatientement, le moment où de retour dans ma chambre je pourrais m'enfermer dans le noir.

Vous savez de quoi je veux parler : ces voix ridicules qui la journée nous envahissent, ces regards qui vous dévisagent sans pudeur, ces figures grotesques qui miment des émotions factices.

Je vois bien que vous me comprenez.

Après les affres de l'adolescence et les frustrations propres à cette période imbécile de la vie, je me retrouvai bientôt contraint et forcé de me rendre au bureau d'embauche.

Là, j'y côtoyai la lie de l'humanité, des gens allant quémander de quoi s'échiner la journée durant. Ayant déjà perdu une moitié de ma vie en faux-semblants par peur des brimades et des coups, je compris qu'il était pour moi grand temps de prendre mon destin en main.

Si je ne réagissais pas, mon esprit risquait sous peu d'être broyé dans un bureau, en compagnie d'insupportables flagorneurs ou travailleurs. Peste soit des laborieux, ils me font peur, je le confesse.

Craignant pour ma survie dans ce monde qui cherchait désespérément à m'abrutir, je fuyais un temps chez moi, m'enfermant dans une vieille chambre mansardée.

Mais les bonheurs sont de courte durée, comme vous en avez sans doute déjà fait l'expérience. Pour un petit moment de répit auquel consent la vie, une cohorte d'ennuis s'abat sur nos pauvres carcasses.

Une famille vint s'installer bientôt juste à côté de mon nid douillet, d'où je ne sortais que pour acheter de quoi m'alimenter à la supérette.

Je n'avais à cette époque aucun problème d'argent, car j'avais eu la chance d'hériter de mes deux parents.

Je me souviens de ces jours terribles où je dus cohabiter près des ignobles géniteurs et de leur marmaille tapageuse.

De jour comme de nuit, l'immeuble autrefois si tranquille était envahi de bruits insupportables : cris, rires, musique. Je faillis en perdre la raison.

Je déménageai, plein d'une sombre colère, et me retrouvai dans un quartier où, trois jours par semaine, un marché s'installait.

Devant ma fenêtre, ce n'était que mouvements, couleurs tourbillonnantes et odeurs suffocantes. J'en avais la nausée, et toujours ces cris, ces rires...

Jusqu'où me faudrait-il fuir ?

Un jour la solution se présenta à moi, lumineuse dans mon esprit, après la lecture de faits divers dont je me délectai.

Il existait un endroit où je pourrais enfin vivre bien, comme tout homme digne y aspire, dans l'obscurité et le silence.

Encore fallait-il pouvoir y entrer.

Plusieurs fois je me rendis à la prison la plus proche, téléphonai, écrivis des lettres où j'expliquai mon désir de me mettre à l'abri de ses grands murs d'enceinte.

J'étais prêt à payer ! Rien n'y fit.

De rage et de dépit, je me résolus au choix de la facilité.

La suite, vous vous en doutez.

Oh, tout n'est pas parfait ici, ça n'est pas le paradis comme on dit, c'est toujours plein de vie, d'activité. Mais j'ai gagné le droit à une cellule individuelle et à des repas ici même, sans avoir à me déplacer.

Je fais juste assez d'exercice sur le sol de ma chambre pour ne pas que mes muscles s'atrophient totalement.

Dans quelques années, je risque de me retrouver à nouveau dehors, et j'en aurais besoin pour pouvoir entrer à nouveau !

À présent, lecteur au regard fiévreux, tu ne peux qu'acquiescer à ce que je te disais un peu plus tôt. Mon choix fut le bon, c'est l'évidence même, une imparable, implacable logique !

N'est-on pas prêt à tout pour son propre bonheur ? Aurais-tu préféré que je me laisse mourir, lentement dépérir, au milieu de cette foule abjecte ?

Dans ce monde où l'inconstance règne en maître, mon esprit assailli d'images et de bruits aurait fini par implorer, ou pire, n'être plus le mien.

Ainsi donc je suis libre, oui, j'ai l'orgueil de le dire et de te le cracher en pleine figure ! Et je ris, lecteur mon ami, du fond de ma prison, en pensant que demain sera semblable à aujourd'hui.

Certains meurent d'ennui ; moi, j'en vis.